

## Anita Izcovich

### Les femmes et la ségrégation \*

J'ai choisi de développer le thème de la ségrégation des sexes en le centrant sur les femmes.

La ségrégation désigne l'action de mettre à part, de séparer les éléments d'une masse. Dans la psychanalyse, Lacan situe la femme comme « exclue par la nature des choses qui est la nature des mots <sup>1</sup> », comme « exilée » du lieu du dit. La femme a donc rapport à ce qui ne peut se dire de l'Autre, au signifiant qui manque dans l'Autre : la ségrégation est donc structurale. Lacan le formule ainsi, dans le séminaire *Encore* : le « la » de la femme « est un signifiant dont le propre est qu'il est le seul qui ne peut rien signifier, et seulement de fonder le statut de la femme en ceci qu'elle n'est pas toute <sup>2</sup> ». C'est en cela qu'à la fois elle s'inscrit dans la fonction phallique et n'y est pas toute. On peut dire qu'elle est mise à part du tout, séparée de la norme phallique. Ce qui met donc la femme à part, c'est son rapport au réel de son sexe qui ne peut se dire dans des signifiants, son rapport à sa jouissance qui ne signifie rien, de laquelle elle ne sait rien. D'où la dimension de séparation qui la définit, celle d'être ex-centrique à la vérité, qui la met sur la voie de l'ex-sistence. C'est donc ce qui constitue son rapport à la ségrégation.

On peut alors se demander quels sont les discours qui portent sur les femmes, dans une société. Les femmes elles-mêmes ont beaucoup écrit. Rappelons-nous les références de Lacan concernant les femmes qui ont inventé des locutions nouvelles au <sup>xviii</sup> siècle pour parler de l'amour entre un homme et une femme alors que les mots leur manquaient. On se souviendra qu'à partir des années 1970 les femmes ont été nombreuses à écrire sur leur liberté – par exemple dans *Histoire d'une femme libre* de Françoise Giroud –, sur leur sexualité et même sur leur rapport à la psychanalyse, que ce soit Marie Cardinal avec *Les Mots pour le dire* ou d'autres auteures féministes.

Il y a eu aussi de nombreuses études sur les femmes en histoire, notamment l'*Encyclopédie politique et historique des femmes* publiée en 1997 <sup>3</sup>, ou encore les cinq tomes de l'*Histoire des femmes en Occident*, publiée en 1992, de Georges Duby et Michelle Perrot <sup>4</sup>. Nous avons d'ailleurs nous-mêmes

invité, il y a quelques années au local, deux auteurs qui ont beaucoup travaillé la question des femmes : Alain Corbin et Michelle Perrot. Cette dernière, dans *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, soutient que c'est parce que les femmes n'ont pas toujours existé, ou qu'elles ont été longtemps invisibles, dissimulées derrière les hommes, qu'il faut écrire l'histoire des femmes, pour les sortir du silence où elles ont été plongées dans les champs de la société tels que la révolution, la résistance, la production culturelle, la politique, pour tenter de les en extraire. C'est en faisant valoir une spécificité restée dans l'ombre et le silence qu'on les fait alors exister comme actrices de l'histoire. On peut dire qu'il s'agit de faire parler le silence de la femme qui n'existe pas.

À cela s'ajoute le discours des philosophes qui ont une visée éthique, on en a un exemple avec les *Questions d'éthique contemporaine*, un volume de 1 200 pages paru en 2006. Les thèses sont diverses, mais elles se rejoignent bien souvent sur un point : comment construire une « éthique », une « épistémologie » « spécifiquement et intrinsèquement féminine », avec des « propriétés inhérentes à la féminité qui contribuent à isoler, différencier et singulariser une dimension particulière de l'identité <sup>5</sup> ».

L'éthique de ces thèses philosophiques vise à extraire les femmes d'une réduction de leur corps à une instrumentalisation de leur personne. Si les femmes sont à part, elles doivent s'approprier cet « à part », si elles sont exclues, elles travaillent à leur inclusion, et comme dit Geneviève Fraisse dans *Les Femmes et leur histoire*, elles ont à se réintroduire dans l'histoire, c'est-à-dire prendre part à l'énigme de ce qu'elles deviennent plutôt que d'être représentées comme des « énigmes de la nature ». Selon ces auteurs, c'est en consentant à être objet de désir de l'homme que la femme est alors sujet de son désir, en s'ouvrant au mystère de sa jouissance dans ce qu'elle a à la fois d'intérieur et d'étranger à elle-même. D'où les titres des ouvrages de Geneviève Fraisse, *Du consentement*, ou de Michela Marzano, *Je consens donc je suis*.

Il y a aussi le discours qui s'inscrit dans un contexte plus politique, qu'il soit véhiculé par des avocats, comme dans *Exploitation sexuelle, Prostitution et crime organisé*, de 2012 <sup>6</sup>, ou par des auteurs de Sciences-Po dans *Le Sexe de la mondialisation, Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, de 2010 <sup>7</sup>. Ce discours dénonce la façon dont le discours capitaliste a réduit la femme à ce que nous appellerions la lettre morte, la lettre trou, la lettre déchet, dénonçant la traite des femmes, la prostitution, la femme prise comme arme de guerre, dont le corps est détruit sauvagement. Ce qui est interrogé là, c'est la femme qui perd non seulement sa dignité mais aussi

son insertion dans les coordonnées symboliques de la société : elle n'est plus monnaie d'échange dans une société au sens des structures symboliques de Lévi-Strauss, parce que précisément elle est réduite au réel de la monnaie. Il s'agit là d'une ségrégation des femmes imposée et produite par le capitalisme qui forçât le sujet, qui met le sexe au rancart, comme le dit Lacan.

Je laisserai là les discours de la société et j'en viendrai maintenant au discours analytique pour me demander comment une femme élabore, dans une analyse, ce qui ne peut se dire de l'énigme de son sexe, de son exclusion de la nature des mots, de l'impossible conjonction des sexes.

Il y a plusieurs manières pour une femme d'être face à la béance de son sexe qu'elle ne peut pas symboliser. Elle peut être envahie par des sentiments mortifères liés à une inutilité profonde de son être. Elle peut aussi dire qu'elle n'est « ni homme ni femme », ou qu'elle est « un début de femme qui s'est arrêté ». Elle peut aussi osciller entre l'exaltation de la femme qu'elle est dans une multiplication d'images et la présentification d'un vide impossible à dire.

On a, dans ces exemples, le *la* de la femme qui ne peut se dire, dans une forclusion du phallus qui mène sur la voie de l'inexistence, de la néantisation. L'analyse permet alors au sujet de donner de la substance à la femme qui n'existe pas, dans une suppléance. Cela peut passer par différentes voies dans l'analyse : quand par exemple la mère a été impossible à symboliser dans son absence, le sujet peut être amené à une recherche et à une écriture de l'histoire des femmes dans les générations précédentes. C'est alors une manière de se fabriquer une « préhistoire », du « primitivement symbolisé ».

Les élaborations dans une analyse peuvent aussi toucher à ce qui permet de s'appréhender comme femme, en développant sa façon d'être hors norme ou contre la norme, pour s'inventer sa propre norme, à part, en dehors de la logique phallique. C'est ce qui amène à construire des points de perspective sur la néantisation de son désir par le désir de l'Autre. Il s'agit alors, dans l'analyse, de faire une suppléance sur ce qui n'a pas de signifiant pour définir son sexe à travers l'autre femme. Cela peut se faire de plusieurs façons, par exemple dans un choix du sexe référé à l'homosexualité. L'analyse permet donc de fabriquer ce qui lui est impossible de symboliser, dans les déclinaisons de l'amour pour l'autre femme.

On peut parfois avoir affaire à la violence d'un père qui fait ravage et barrage au signifiant phallique qui est alors forclos. C'est ainsi qu'une femme s'était formulée, à partir d'un souvenir d'enfance dans lequel son père l'avait battue, petite, que plus tard elle n'aimerait pas les hommes mais les femmes.

Cependant, une fois adulte, elle a eu un point d'impasse : elle « s'évanouissait », elle « tombait en catalepsie », comme elle le disait, au moment d'aller vers une femme dans son homosexualité. Elle a alors pu clarifier, dans ses élaborations, la définition de son sexe, en énonçant qu'elle se sentait précisément sur l'intervalle entre être homme et être femme, et qu'elle passait de l'un à l'autre au cours de la journée. Elle se sentait donc homme dans le sens où c'est ce qui la soutenait et la portait, et elle se sentait femme dans le sens où elle était alors celle qui s'épanouissait, qui était « ensoleillée ». C'est donc ainsi qu'elle pouvait être femme « épanouie » et non plus « évanouie », à partir du support de l'homme qu'elle se procurait à elle-même. Il faut savoir qu'elle disait d'elle-même, quand son père la frappait, qu'elle « faisait un soleil » et tombait quasiment « évanouie ».

C'est donc en passant du signifiant mortifère de « faire un soleil » à « se faire ensoleillée » qu'elle a construit sa solution à l'énigme de son sexe, en donnant une matérialité à la monture de son fantasme, soit un support à son désir dans l'intervalle de sa défaillance, de sa disparition. Elle a donc fabriqué le signifiant qui la précède pour donner une substance à ce qui tient l'être et soutenir la femme qui n'existe pas. C'est de prendre ainsi cet appui qui l'a stabilisée. Là où la voix symbolique n'avait pas opéré, elle a pu se donner une étoffe, en faisant résonner son être sur l'intervalle entre deux signifiants. C'est ainsi qu'elle a pu construire une suppléance à son propre trait évanouissant, au signifiant manquant, donner une matière à l'ombre de sa vie perdue.

Qu'en est-il à présent de l'élaboration analytique dans la névrose ? Ce qu'elle ne peut dire de son sexe, la question de « qu'est-ce qu'une femme ? », l'hystérique l'appuie sur un support qui est l'identification à l'autre femme. Elle aime l'autre femme non pas sur l'axe imaginaire, mais pour savoir ce qu'un homme aime chez une femme, et c'est ce qui l'introduit à la symbolisation. On a l'exemple de Dora avec M<sup>me</sup> K., dans le quadrille avec M. K. et le père de Dora. Si l'hystérique est désir de désir de l'autre femme, c'est bien ce qui fait que son désir est insatisfait : c'est comme cela qu'elle symbolise le signifiant qui manque dans l'Autre, qu'elle répond à ce qu'il y a de ségrégatif dans la structure, qu'elle répond à son exclusion de la nature des choses et des mots. Elle n'est pas anéantie par le désir de l'Autre, puisque la fonction du phallus introduit le signifiant qui marque ce que l'Autre désire comme Autre réel. C'est de cette manière qu'elle donne une matière signifiante à la ségrégation en rapport avec la structure de langage.

Si on se réfère à ce que Lacan dit, dans le séminaire *Encore*, de sa position *homosexuelle*, avec deux *m*, on comprend qu'elle fait l'homme

pour situer son rapport au phallus sur le hors sexe qui la définit. Et si elle se « même » dans l'Autre, comme le formule Lacan, dans un rapport au semblable, hors phallus donc, hors signifiant, elle a recours au phallus dans sa position *homosexuelle*, dans sa position de sujet divisé. Il y a d'ailleurs plusieurs manières, pour une hystérique, d'avoir recours au phallus : châtrer l'homme dans une revendication du phallus, ou être dans une position de s'effacer pour soutenir le phallus de l'homme. Elle peut même avoir recours à payer du sacrifice du lambeau de chair pour soutenir le phallus, dans l'impasse qui résulte de ce qu'elle se même dans l'Autre, en rapport avec le signifiant qui manque dans l'Autre.

Elle complète l'Autre dans l'idéal du Un, en se faisant l'objet précieux de l'Autre. C'est ainsi que, parfois, une femme, dans sa recherche de vérité absolue de faire Un avec le partenaire, peut se retrouver face à la disparition de son conjoint sans en avoir perçu les moindres signes annonciateurs. C'est alors qu'elle se trouve retranchée, mise à part du Un, sous la forme du petit *a*, face à l'irréductible béance d'une castration réalisée.

Lacan fait remarquer, dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, que Freud concevait la fin d'une analyse en ne faisant que réclamer le semblant du phallus à l'hystérique, et c'est sur ce point qu'il s'est arrêté entre l'hystérique et l'énigme de la jouissance d'une femme. Lacan ajoute que le phallus est « ce dont il ne sort aucune parole ». C'est ainsi qu'il situe la femme du côté du « pas-tout », de ce qui ne peut se dire du réel de son sexe, d'une exclusion de l'Autre du sexe.

Pour conclure, je soulignerai la différence entre les discours historique, philosophique, politique, et le discours analytique, qui, lui, se porte du côté du « pas-tout » à se dire, dans un dire qui ex-siste au dit. Il y a donc une profonde absence de rapport qui exile l'analysant du lieu du dit et qui ne lui permet d'habiter cette absence que dans l'intervalle de « l'inter-dit » et de « l'ex-sistence ». J'en reste là car c'est sans doute ce qui sera au programme de certaines soirées à venir.

*Mots-clés : jouissance féminine, identité, signifiant phallique.*

---

\*[↑](#) Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations », à Paris le 29 novembre 2018.

1. [↑](#) Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 68.

2. [↑](#) *Ibid.*

3. [↑](#) Christine Fauré (sous la dir. de), *Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, PUF, 1997.

4. [↑](#) Françoise Thébaud (sous la dir. de), *Histoire des femmes en Occident*, tome 5, Paris, Plon, 1992.

5. [↑](#) Ludivine Thiaw-Po-Une (sous la dir. de), *Questions d'éthique contemporaine*, Paris, Stock, 2006, p. 533, 534.

6. [↑](#) Yves Charpenel (sous la dir. de), *Exploitation sexuelle, Prostitution et crime organisé*, Fondation Scelles, Paris, Economica, 2012.

7. [↑](#) Collectif, *Le Sexe de la mondialisation, Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 2010.